

Thème Capes 2008-2009 – Recueil de textes

**Thème N° 1 : Christian Oster, *Mon grand appartement*, ©Editions de minuit, 1999. [298 mots]
Sujet du concours 2008**

Anne ne répondait pas, ne disait rien sur le répondeur. Elle n'était pas rentrée. J'avais appelé d'une cabine, à proximité d'un square. Sans y croire, bien sûr, je m'étais dirigé vers le banc où, dans le square, je m'étais assis avec ma serviette, vers la fin de l'après-midi. J'avais traîné toute la journée en ville, et, au moment de rentrer, à l'heure où Anne rentrait aussi, en principe, je m'étais un peu attardé sur ce banc. Un pressentiment m'y avait retenu. L'idée - que j'avais ensuite chassée - qu'Anne, peut-être, ne serait pas rentrée, quand je rentrerais. Qu'elle ne rentrerait pas. Que c'en serait fini de notre amour, quel mot. Il n'y avait que moi pour parler d'amour, dans cette maison, depuis quinze jours. Anne, elle, c'était plutôt silence, silence et compagnie. À peine une présence. Une ombre. Dans mon grand appartement, Anne glissait, passait d'une pièce à l'autre. Rangeait, dérangeait, n'en finissait pas de s'installer. N'avait pas commencé, au juste. Cherchait sa place, comme si je ne la lui laissais pas toute, la place. Je me tenais dans le salon, vers le coin droit du canapé, ne bougeais pas tandis qu'Anne glissait sans cesse. À croire qu'au bout de ces quinze jours, n'ayant toujours rien trouvé pour faire son trou dans mon appartement, Anne Lebedel allait me demander si ça ne me dérangeait pas, en définitive, qu'elle loue pas trop loin de chez moi un petit studio, pour garder son indépendance. Elle viendrait me voir, bien sûr, elle aurait même sa place, qu'elle trouverait mieux, dans ces conditions, au sein de mon appartement. Une niche, un petit coin, pas davantage. J'en étais malade, qu'on puisse en arriver là au bout de quinze jours. Mais on n'en était pas arrivé là. Anne était simplement partie sans rien dire.

Thème N° 2 : Jean Echenoz, *Un an*, © Editions de minuit 1997 [298mots]

Quand cette histoire commence, Victoire ne connaît pas le moins du monde Bordeaux, ni plus généralement le sud-ouest de la France, mais elle connaît bien février qui est avec mars l'un des pires mois de Paris. S'il n'était donc pas mal d'échapper à cette période, elle aurait mieux aimé que ce fût en d'autres circonstances. Or n'ayant nul souvenir des heures qui avaient précédé la mort de Félix, elle craignait qu'on la suspectât de l'avoir provoquée. Mais d'abord elle ne désirait pas avoir à s'expliquer, ensuite elle en eût été incapable, n'étant même pas sûre enfin de n'y être pour rien.

Après qu'on se fut extrait des tunnels, Victoire assourdie s'enferma dans les toilettes pour compter la somme retirée de la banque, ayant soldé la plus grande part de son compte courant. La somme s'élevait en grosses coupures à près de quarante cinq mille francs, soit assez pour tenir quelque temps. Puis elle s'examina dans le miroir : une jeune femme de vingt-six ans mince et nerveuse, d'aspect déterminé, regard vert offensif et sur ses gardes, cheveux noirs coiffés en casque mouvementé. Elle n'eut pas de mal à gommer toute émotion de son visage, faire s'évaporer tout sentiment, cependant elle n'en menait pas large et regagna son fauteuil.

Sens de la marche et zone fumeurs côté fenêtre, Victoire s'efforça de classer ses souvenirs de la veille, toujours sans parvenir à reconstituer le cours de la soirée. Elle savait avoir passé la matinée seule après le départ de Félix à l'atelier, puis déjeuné avec Louise avant de croiser par hasard Louis-Philippe, au Central en fin d'après-midi. C'était toujours par hasard au Central, et fréquemment en fin d'après-midi, que Victoire croisait Louis-Philippe alors que lui, où qu'elle fût et n'importe quand, savait toujours la retrouver dès qu'il voulait.

Thème N° 3 : Henry Bauchau, *Le boulevard périphérique*, ©Actes du Sud, 2008 [374 mots]

Tandis que le métro m'emporte vers la station du fort d'Aubervilliers où je prendrai le bus pour Bobigny, je pense à ma famille telle qu'elle était dans mon enfance. La famille, les années lointaines que j'ai encore connues, c'est cela surtout qui intéresse Paule lorsque nous parlons ensemble à l'hôpital. Les racines, les liens entremêlés, les façons de vivre de ce clan auquel son mari et son petit garçon, souvent à leur insu, appartiennent si fort et avec qui elle a conclu alliance.

Le traitement contre le cancer a fait perdre ses cheveux à Paule. Je pense souvent, en la voyant si préoccupée de garder sa perruque bien en place, combien elle a dû souffrir en se découvrant chauve. Stéphane, s'il avait vécu, s'il n'avait pas été assassiné en 1944 par les nazis, serait-il devenu chauve ? Je le verrai toujours tel qu'il était à vingt-sept ans, et dans ma mémoire il n'aura jamais été touché par le temps. Il me semble qu'il entre avec moi dans la chambre de Paule, avec ses yeux très bleus, ses cheveux blonds, sa taille haute, son sourire bref. Non pas timide mais réservé. Un homme de l'acte.

C'est en juillet 1940 que je l'ai connu, dans un chantier de déblaiement des ruines de la guerre. De son métier il était sondeur de mines, connaissait bien les travaux de chantier. Très vite c'est lui qui a dirigé le nôtre. Quand nos chantiers se sont regroupés il a pris la tête un camp de formation de chefs de chantier en 1914 dans la région mosane. Chaque fois qu'il était libre il partait grimper dans les rochers qui par endroits bordent le fleuve, puisque depuis la guerre les Alpes ou les autres montagnes ne lui étaient plus accessibles. J'ai appris qu'il était un excellent alpiniste et que montagnes, rochers, glaciers étaient la passion de sa vie. Un jour il m'a proposé d'aller grimper avec lui. Un petit train nous mène à proximité d'un groupe de rochers où il y a plusieurs voies à faire. Il sort de son sac une corde tressée en anneaux et la met autour de son cou. Nous marchons jusqu'au pied des rochers et avec son collier de cordes il paraît à la fois modeste et glorieux.

Thème N° 4 : Muriel Barbery, *Une gourmandise*, ©Gallimard, 2000 [382 mots]

Quand je prenais possession de la table, c'était en monarque. Nous étions les rois, les soleils de ces quelques heures de festin qui décideraient de leur avenu; qui dessineraient l'horizon, tragiquement proche ou délicieusement lointain et radieux, de leurs espoirs de chefs. Je pénétrais dans la salle comme le consul entre dans l'arène pour être acclamé et j'ordonnais que la fête commence. Qui n'a jamais goûté au parfum enivrant du pouvoir ne peut imaginer ce soudain éclaboussement d'adrénaline qui irradie tout le corps, déclenche l'harmonie des gestes, efface toute fatigue, toute réalité qui ne se plie pas à l'ordre de votre plaisir, cette extase de la puissance sans frein, quand il n'y a plus à combattre mais seulement à jouir de ce que l'on a gagné, en savourant à l'infini l'ivresse de susciter la crainte.

Tels nous étions et régnions en seigneurs et maîtres sur les plus grandes tables de France, repus de l'excellence des mets, de notre propre gloire et du désir jamais assouvi, toujours aussi excitant que la première piste d'un chien de chasse, de décider de cette excellence.

Je suis le plus grand critique gastronomique du monde. Avec moi, cet art mineur s'est haussé au rang des plus prestigieux. Tout le monde connaît mon nom, de Paris à Rio, de Moscou à Brazzaville, de Saïgon à Melbourne et Acapulco. J'ai fait et défait des réputations, j'ai été, de toutes ces agapes somptueuses, le maître d'œuvre conscient et impitoyable, dispersant le sel ou le miel de ma plume aux quatre vents des journaux, émissions et tribunes divers où, sans répit, j'étais convié à discourir sur ce qui, jusque-là, était réservé à l'intimité de revues spécialisées ou à l'intermittence de chroniques hebdomadaires. Pour l'éternité, j'ai épinglé sur mon tableau de chasse quelques-uns des plus prestigieux papillons de la toque. A moi et à moi seul on doit la gloire puis la chute de la maison Partais, l'effondrement de la maison Sangerre, le rayonnement toujours plus incandescent de la maison Marquet. Pour l'éternité, oui, pour l'éternité je les ai faits ce qu'ils sont.

J'ai tenu l'éternité dans l'écorce de mes mots et demain, je vais mourir. Je vais mourir en quarante-huit heures –à moins que je ne cesse de mourir depuis soixante-huit ans et que je ne daigne le remarquer qu'aujourd'hui.

Thème N° 5 : Michel Tournier, *Le médianoche amoureux*, ©Gallimard 1989. [314 mots]

Il faut d'abord rappeler que, selon les Ecritures, Dieu a façonné Adam avec le sable du désert, et, pour lui donner la vie, il lui a soufflé de l'air dans les narines. Il le vouait, ce faisant, à une existence dominée par des émotions olfactives. Il faut aussi convenir que l'entreprise était paradoxale. Placer un être essentiellement olfactif tout seul dans un désert de sable, n'est-ce pas faire son malheur ? Certes, de nombreux millénaires plus tard, il se trouvera une chanteuse populaire française pour prétendre que son légionnaire sentait bon le sable chaud. Mais toutes les expériences ont prouvé depuis qu'il s'agit là d'une pure licence poétique, car le sable – froid ou chaud – ne sent rien du tout.

Or donc Dieu, planant un jour au-dessus des dunes de la terre déserte, surprit Adam en étrange posture. Il promenait son nez le long d'un de ses bras et s'efforçait vainement de prolonger son investigation en le plongeant dans le creux de son aisselle.

— Oh là, mon fils, dit Dieu, que fais-tu donc ?

— Je sens, lui répondit Adam, ou plutôt j'essaie de sentir, car je sens surtout que je ne sens rien.

Et il lui tourna le dos en haussant tristement les épaules.

Dieu réfléchit. Si Adam doit avoir une vie olfactive, pensa-t-il, il n'est pas bon qu'il reste seul. Mais ce n'est pas tout. Il lui faut aussi un environnement parfumé.

Il se mit donc au travail et créa le Paradis. Or le Paradis n'était qu'un jardin de fleurs que bordaient des bois de santal, de campêche et d'amarante. Et chacune de ces fleurs s'évaporait ainsi qu'un encensoir, comme l'a écrit le poète. La terre du Paradis ne ressemblait pas non plus au sable sec, stérile et inodore dont avait été formé Adam. C'était un terreau gras, lourd et riche, et c'est dans cette matière que Dieu façonna Eve.

Thème N° 6 : Amélie Nothomb, *Les Catilinaires*, © LGF - Livre de Poche 1997 [321 mots]

Il y a des maisons qui donnent des ordres. Elles sont plus impérieuses que le destin : au premier regard, on est vaincu. On devra habiter là.

A l'approche de mes soixante-cinq ans, Juliette et moi cherchions quelque chose à la campagne. Nous avons vu cette maison et aussitôt nous avons su que ce serait la maison. Malgré mon dédain des majuscules, je me dois d'écrire la Maison, car ce serait celle que nous ne quitterions plus, celle qui nous attendait, celle que nous attendions depuis toujours.

Depuis toujours, oui : depuis que Juliette et moi sommes mari et femme. Légalement, cela fait quarante-trois années. En réalité, nous avons soixante ans de mariage. Nous étions dans la même classe au cours préparatoire. Le jour de la rentrée, nous nous sommes vus et nous nous sommes aimés. Nous ne nous sommes jamais quittés.

Juliette a toujours été ma femme ; elle a aussi toujours été ma sœur et ma fille – bien que nous ayons le même âge à un mois près. Pour cette raison, nous n'avons pas eu d'enfant. Je n'ai jamais eu besoin d'une autre personne : Juliette est tout pour moi.

J'étais professeur de latin et de grec au lycée. J'aimais ce métier, j'avais de bons contacts avec mes rares élèves. Cependant, j'attendais la retraite comme le mystique attend la mort.

Ma comparaison n'est pas gratuite. Juliette et moi avons toujours aspiré à être libérés de ce que les hommes ont fait de la vie. Etudes, travail, mondanités même réduites à leur plus simple expression, c'était encore trop pour nous. Notre propre mariage nous a laissé l'impression d'une formalité.

20 Juliette et moi, nous voulions avoir soixante-cinq ans, nous voulions quitter cette perte de temps qu'est le monde. Citadins depuis notre naissance, nous désirions vivre à la campagne, moins par amour de la nature que par besoin de solitude. Un besoin forcené qui s'apparente à la faim, à la soif et au dégoût.

Thème N° 7 - Vincent RAVALEC : *L'effacement progressif des consignes de sécurité*, ©Flammarion, 2001 [365 mots]

5 1. La tempête gagna Paris à l'aube du dimanche 27 décembre, le lendemain de Noël, avec des vents soufflant jusqu'à 180 km/h, arrachant plus d'arbres et causant plus de dégâts qu'aucun cataclysme passé dont les mémoires auraient gardé la trace. Le jour ne se levait pas, le ciel restait noir. Pourtant personne ne s'affola ou ne crut aux prémices d'une quelconque apocalypse. Météo France, qui avait sousestimé l'ampleur du phénomène, assurait que cela ne durerait pas.

2. Le spectacle que je distingue par la fenêtre est hallucinant. La rue est quasi déserte. Il y a juste ces deux femmes qui avançaient l'une vers l'autre, chacune avec un chien, un parapluie, noir d'un côté et de plusieurs couleurs de l'autre et le chien de l'une a bondi sur l'autre et est en train de le dévorer. Rien que ça. J'ai beau voir la scène en plongée, c'est épouvantable de férocité.

10 Du coup je bredouille dans le téléphone : C'est fou, c'est fou ! Il y a un pit-bull qui est en train de tuer un caniche.

Ne comprenant rien mon assistante brame : Pardon ? Qu'est-ce que vous dites Gentil Patron ?

En bas les femmes crient et même à travers le double vitrage j'entends les hurlements, et là, soudain, dans une série d'éclaboussures, une voiture arrivant au ralenti pile.

15 Ses feux stop s'allument brutalement.

20 Quelqu'un — chauve, rasé, je vois la tache blanche de son crâne — jaillit et bondit vers le coffre, l'ouvre, et cet homme qui court, comme une apparition surgie d'un enfer de magasin de bricolage, tient un marteau à la main — C'est sidérant, je souffle dans le téléphone, sidérant ! — et passe derrière le pit, attrape le collier du fauve et de l'autre main lui fracasse le crâne entre les deux yeux, en tapant plusieurs fois, comme un boucher abatrait son mandrin, en hurlant aussi, d'un cri de lutteur au bout de ses potentiels et je fais ho, ho, ho, et j'ai un début de quinte, tout devient noir.

J'ai peur d'avoir un malaise.

[...]

25 J'ai déjà eu un étourdissement bizarre deux semaines avant, sur le boulevard circulaire de la Défense, comme si l'espace d'une minuscule fraction de seconde quelqu'un là-haut avait éteint l'ordinateur.